



les cavités

collection *présent (im)parfait*

Laure Samama  
les cavités

© éditions isabelle sauvage, 2023  
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN: 978-2-490385-42-3  
ISSN: 2100-3416

éditions ] isabelle sauvage

Quand je sortirai de là  
je serai tellement sonnée  
que je ne craindrai plus le vertige.  
Mais il y aura une contrepartie  
je ne verrai plus l'infini.

Alors je marcherai à tes côtés.  
J'accorderai mon pas sur le tien.  
Je ferai de la place dans tes poches  
pour y glisser ma main  
et j'attendrai

que la beauté me prenne  
que l'infini revienne  
me faire trembler.

Mon crâne  
est une vaste caverne  
dans laquelle s'empilent  
les cavités Pour faire de la place  
les nouvelles cavités  
écrasent les anciennes.

Quand je suis désœuvrée  
quand un horizon trop large s'ouvre à moi  
quand s'offrent tant de possibles  
que le vertige me prend  
je descends d'un pas mal assuré  
je vérifie que tout est resté branlant  
qu'elles sont toutes là  
mes cavités en arrêt de péril  
mes poches mal comblées.

Je commence par la grotte de l'Affreux  
il y répète en boucle  
que mes seins ne sont pas assez durs  
il tape du poing sur les murs et il geint  
qu'il a mal au dos  
que je suis en retard  
que la vaisselle n'est pas faite  
qu'il n'a pas que ça à faire  
qu'il a faim  
que déjà je ne l'aime plus  
qu'hier je l'aimais pourtant  
que son ex est folle  
qu'elles sont toutes pareilles  
que rien ne marche ici  
et où est passé mon chargeur ?  
Il râle *Ça saigne, reviens, ça saigne !*

Dans sa main défilent des portraits  
de celle d'avant ou celle encore avant  
elles sourient  
follement.  
Si je reste il m'emprisonnera  
dans sa paume  
folle moi aussi  
me montrera  
à la suivante.  
Je me détourne Referme la porte  
sur ses rêves de silicone.

Dans la cavité voisine  
Père agonise.  
Il jouait au cheval  
Sœur à califourchon sur le dos.  
Il a henni plus fort  
avant de basculer  
sur le côté  
en gémissant.  
Sœur tombe  
sur les fesses Se relève  
vaillamment.  
Vacille et tombe à nouveau.

Père bat des quatre fers en l'air  
comme une blatte sur le dos  
et la bave coule de ses lèvres.  
Le sauver Vite le sauver  
*Petit Papa, on t'aime, on t'aime, tu sais,*  
*à l'aide, à l'aide !*  
Il ne peut plus s'arrêter  
de mourir.

Un flot de sauce tomate  
s'échappe de la bouche de Père.  
Quand le liquide atteint le parquet  
Père ne bouge plus du tout  
et ça dure longtemps  
très longtemps  
jusqu'à ce que sa tête repose  
dans une petite mer écarlate.



Sœur et moi  
on le regarde  
médusées.  
On s'aventure  
à le pousser  
du bout du pied  
hors de la flaque Rien ne bouge.  
Il a cessé de vivre  
à jamais.  
Depuis on crie  
de solitude et d'effroi mêlés.

Quand toute cette agitation finit par la gêner  
Mère surgit de la cuisine  
elle lui dit de se lever  
elle nous dit qu'on exagère  
elle dit aux voisins que ce n'est rien.  
Elle dit *On ne s'entend plus penser ici*  
mais en général  
elle préfère  
laisser pisser.  
Elle dit *C'est la vie !*

Sur le plateau de la cheminée  
trois petits singes de bronze  
se couvrent les yeux  
se couvrent les oreilles  
se couvrent la bouche.  
Deux caniches de faïence  
l'un à quatre pattes  
l'autre assis sur son arrière-train  
attendent.  
Grand-père les a trouvés  
pendant la guerre  
dans une maison pillée.

Père a enflé à en épouser les contours de la grotte.  
Des morceaux de son corps se sont logés dans les  
anfractuosités et nous, nous sommes coincées aplaties  
avec les trois singes et les deux caniches entre la  
pierre et Père, nous roulons sur ses inspirations et ses  
expirations, et nous nous blessons.

Nous, nous sommes petits pois sous le matelas de la  
princesse sauf que nous n'empêchons personne de  
dormir.

La grotte vibre du chant de Père.  
Il chante *Ah, tu ne verras plus,*  
*les poils de ton cul,*  
*j'en ai fait des brosses.*

Sœur et moi  
nous nous bouchons les oreilles  
depuis l'intérieur de nos têtes.  
Rien ne doit transparaître  
des décisions  
que nous prenons.  
Un son vrombit dans mon crâne et me protège.  
Un jour il couvrira toutes les voix.  
Sans distinction.

Avant on se criait l'une sur l'autre  
pour s'entendre  
ou se haïr  
puis on a compris.  
Maintenant j'entends son cri.  
Le cri de Sœur.  
Et je l'accueille  
tendrement.  
Je lui fais une place.

Parfois j'entends mon propre cri.  
J'écoute ses modulations.  
J'essaie de ne pas tomber  
sous sa stridence.  
J'essaie de résister  
aux ultrasons.

Dans une cavité conjugale  
une petite fille branle son père.  
Il a promis de lui apprendre le plaisir  
elle a surtout compris comment lui en donner.

Dans une cavité mitoyenne  
Sœur attend son tour  
sans savoir si le tour viendra  
sans savoir qu'il n'y a pas de tour à venir  
sans savoir que ce n'est pas elle qui a été choisie.

Sœur a peur  
elle se réveille la nuit pour verrouiller la porte  
elle se réveille la nuit pour faire pipi  
il faut de bonnes raisons  
pour se réveiller la nuit.  
Elle les cherche  
et tandis qu'elle les cherche  
c'est le sommeil qu'elle perd.  
Mais qu'importe  
elle est aux aguets  
sans rien comprendre de ce qui se passe à côté.

Plus tard elle saura.  
Plus tard elle sera coupable  
de n'avoir pas su de n'avoir pas vu  
de n'avoir pensé qu'à elle.  
Pour l'instant elle n'est qu'une enfant  
désemparée face à un désir qui la *dépasse*  
*déborde dégoutte engloutit.*  
Elle est seule Elle est fascinée.

Le désir aux grandes dents aux grandes mains  
déboîte les os des petits enfants  
Un Frère nous sauverait certainement.  
Ils se sont arrêtés avant.  
Père avait promis pourtant  
mais si Père tenait ses promesses  
ce ne serait plus le Père.

Sœurs 1, 2, 3, 4, 5, 6 ou 7, qu'importe ?  
Qu'importe tant qu'il n'y a pas de frères.  
Sœurs condamnées sans rémission  
auront à faire avec ou peut-être sans.  
Construirons des vides des pleins sur des brisures.  
Construirons de travers en zig en zag au-delà  
en deça malgré elles en zones *inondées inondables*  
*inconstructibles*.  
Sœurs se démènent sans que jamais le sentiment  
d'exister ne leur vienne.  
Les Sœurs obtiennent des prix  
de camaraderie et d'excellence.  
C'est un métier de vivre  
auront-elles leur diplôme ?

Elles racontent des devinettes :  
*Un homme court dans un couloir, la lumière grésille,*  
*l'homme s'effondre en larmes. Pourquoi ?*  
*Une femme commande du goéland au restaurant. Après le*  
*repas, elle va jusqu'au fleuve et se noie. Que s'est-il passé ?*  
Aux questions du public il sera exclusivement répondu  
par oui ou non.  
Les Sœurs aiment détenir un mystère, ça les rassure  
de ne rien comprendre à la vie telle qu'elle leur est  
présentée.  
Elles écoutent *Jacques a dit*  
n'obéissent qu'à lui.  
*Un, deux, trois, soleil*  
se transforment en statues de sel.



Les Sœurs ne grandissent pas beaucoup.  
Sœur 1 a peur d'être trop maigre.  
Sœur 2 a renoncé à se nourrir.  
Sœur 3 parle sans discontinuité.  
Sœur 4 refuse de parler.  
Sœur 5 regarde la télévision un casque sur  
les oreilles Elle aime les reportages sur les animaux  
les troglodytes et les Inuits.  
Sœur 6 étudie les effets de la mouche tsé-tsé sur les  
enfants occidentaux. Grande elle sauvera les victimes.  
Sœur 7 a des idées sur tout.

Elles attendent que l'enfance passe.  
Pleurent dans le silence de la nuit  
dorment Contaminées.  
Se demandent bien trop fort  
les unes aux autres *Tu dors, dis ?*

Le téléphone sonne  
Mère se précipite pour décrocher.  
Elle dit qu'il n'y a personne.  
Elle dit qu'on rappellera.  
Elle dit qu'elle passera le message.  
Elle le garde pour elle.  
Le silence retombe sur les cavités.

À présent les Sœurs sont rejetées.  
Mère s'en lave les mains.  
Elle leur donne déjà tout l'amour nécessaire.  
Pourquoi chercher ailleurs ?  
Père appelle toutes les heures. Quand l'air change  
de texture  
nous savons que c'est lui.  
L'horloge égrène les minutes.

On raconte *Un homme appelle l'horloge parlante japonaise  
depuis le domicile de la femme qui l'a quitté et laisse le  
téléphone décroché tout le temps de son absence. À son retour  
la femme raccroche le combiné sans comprendre ce que la  
voix dit. À la fin du mois, elle reçoit la note du prix à payer  
pour s'en aller.*

Sœur s'imagine libre un téléphone sans fil dans la poche. En attendant qu'il soit inventé Sœur chuchote depuis dessous la couette qu'elle a traînée jusqu'à la porte de sa chambre, au plus près de la prise téléphonique, tout en restant dans ce qui pourrait être chez elle. Un écho sur la ligne l'inquiète.

Une respiration  
qui n'est ni la sienne  
ni celle de l'autre.

Les Sœurs se rebellent  
demandent des clés  
claquent des portes  
y collent des cheveux  
pour en garantir  
l'inviolabilité  
les cheveux sont arrachés  
les clés perdues et jamais retrouvées.

De jeunes hommes raccompagnent les Sœurs  
devant la lourde porte de bois.  
Si Père les voit c'en est fini pour eux.  
Il les moque jusqu'à la nausée  
répète *ad libitum* qu'il faut se méfier.  
La fin arrive L'homme reste à terre.  
Jeune homme *accablé rongé troué* par la bile du père.  
Les Sœurs se couchent à leur tour  
peinent à revenir debout.

Sœur les choisira vieux  
pensant qu'ils n'en résisteront que mieux  
Sœur se trompe  
Sœur ne connaît que Père et ça lui suffit.  
Sœur s'apprête à errer longtemps et elle ne le sait pas.  
Elle choisira un homme comme le Père  
se soumettra au mépris de sa santé  
au mépris de la raison  
incapable de comprendre  
ce qui se joue, en et au-devant d'elle.  
Sœur (une autre) renoncera  
sans même avoir commencé.  
Vivra sa vie ailleurs.  
Dans ses rêves ses pensées dissociée.  
Sœur (une autre encore) dira *Ça y est, je l'ai rencontré !*  
jamais ne quittera le prince.

Toutes sœurs auront à faire avec ou plutôt sans  
essayeront essayeront encore  
se berceront de l'idée que  
quand on tombe il faut se relever  
tomberont tomberont encore  
jamais ne cesseront de tomber.  
Jamais ne cesseront de se relever.

*Un petit animal traverse le salon sur ses pattes arrière, les  
pattes avant tapent en rythme sur un tambour, il titube, il  
avance, il tape de plus en plus lentement sur le tambour,  
jamais il ne renonce : il a des piles, de la meilleure marque  
qui soit.*

Chacun guette  
une fin qui n'arrive pas.

D'Autres tentent de les aider.  
Elles ne les voient pas  
ne les entendent pas.  
Elles ne les croient pas.  
Elles connaissent l'entropie  
de l'intérieur Se méfient  
de l'extérieur Elles savent que  
tout bonheur contient en germe  
sa fin.  
Elles fuient, sans bouger.  
Elles coulent.

Dans une cavité extra-utérine  
Mère perd les sens  
Père donne un coup de clé  
Mère tourne sur elle-même  
elle cherche à distinguer  
l'horizontale de la verticale.  
Elle lit Jankélévitch.  
Elle lit *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien.*

Père est vigilant.  
Père attend  
pour donner  
le coup de clé suivant.  
Personne ne sortira d'ici  
à part lui.

Il arrive que Mère sorte brièvement de sa grotte,  
elle rappelle qu'elle a fait tout comme il fallait, elle  
se félicite d'avoir si bien exercé son rôle, assène que  
ça aurait été pire sans elle, demande d'arrêter de se  
plaindre, de se taire et de passer à autre chose.  
Mère retourne dans la grotte.

Mère est toujours là  
Mère sait toujours tout sur tout Sœur l'aime  
passionnément et c'est pour ça qu'elle va rester.  
Sœur est aveuglée d'amour.  
Sœur ne sait pas ce que c'est d'aimer.



Père libère Mère.  
Qu'elle use du sentiment maternel  
pour convaincre les Filles  
de rester.

Hagarde elle sort sur la cursive. Elle ne sait plus rien  
de ce qu'était sa vie avant de rencontrer les cavités. Ses  
yeux n'accommodent plus. Les livres ont disparu, les  
images avec eux. Ses jambes la portent à peine, elle qui  
était sportive. Ses doigts ne tiennent plus l'archet, elle  
qui était musicienne.  
Son cœur est arythmique.

Grand-mère collectionnait des cartes postales peintes  
avec les pieds et parfois la bouche. Le reste elle le  
remisait au grenier.

Mère se souvient  
à sentir l'odeur de la peur  
à sentir l'odeur  
de ses Filles  
qu'elle a été  
qu'elle a aimé  
et même qu'elle a procréé.

Mais,

effrayée par la perspective du retour dans sa cavité  
elle obéit au Père. Demande aux Filles de rester.  
Les Sœurs restent.

Mère aussi.

Sa mission terminée  
Mère retourne au trou.  
Elle mange ses ongles elle mange ses doigts  
elle mange les petites peaux autour de ses orteils  
elle dort dans la poussière elle la mange aussi  
ses cheveux et ses poils poussent  
ses ongles s'allongent  
comme des griffes.  
Elle les peint  
couleur sang.

Si elle le pouvait  
ce sont ses Filles qu'elle mangerait  
mais elle ne le peut pas  
Père l'a précédée  
et n'en a rien laissé.

Les Sœurs tournent leur langue  
dans la bouche des autres Sœurs  
pour apprendre à embrasser.  
C'est mieux que les crayons à papier  
et que les hommes aussi.  
Les Sœurs ne se détestent plus si souvent.

Il y a toutes les bouches et toutes les Sœurs  
les nées et les non-nées  
celles qui partiront  
et celles qui resteront enfermées dans le Temple  
celles qui non-vivront leur vie dans un temple  
à ciel ouvert  
celles qui non-vivront leur vie au fond des cavités  
celles qui chercheront la sortie insectes collés à la vitre  
incapables de comprendre que les battants se sont  
ouverts prêts à tomber épuisées au pied de la fenêtre  
celles qui perdront espoir celles qui le garderont  
celles qui feront avec et celles qui feront sans  
celles qui comprendront  
et celles qui mépriseront celles qui ont compris  
celles qui ne s'en relèveront pas et celles  
qui resteront de travers  
celles qui n'en peuvent plus de mourir  
et celles qui sont déjà tellement mortes  
que plus rien ne les effraie  
celles qu'on aimera et qui ne le sauront pas  
celles qui attendront et pour qui rien ne viendra

celles qui se tourneront vers la lumière  
et qui tendront leurs mains aux autres  
celles qui en réchapperont et même si  
elles sont rares  
surtout ne pas les oublier.

Il y a toutes les Sœurs  
toutes les Sœurs ont beau être sœurs  
elles restent une  
une face au mystère des cavités  
une face à l'impossibilité.  
Les Sœurs tenteront de se faire aider  
sans jamais profiter du savoir  
des autres Sœurs.  
Sororité est un mot qui leur est étranger.  
Les Sœurs sont toujours seules  
à jamais séparées  
à jamais éloignées  
Sœurs de papier et de sang oublié  
Sœurs déchirées  
par avance  
sans pitié.  
Les Sœurs se rêvent Frères.

Les Sœurs continuent de grandir.  
Le sang leur est venu.  
Mère est à nouveau autorisée à sortir  
pour les retenir  
Les Sœurs ne la reconnaissant pas  
partent.  
Sœur s'éloigne Prend ses distances.  
Je la suis

*Sœur ?*

*Sœur ! Sœur ! Sœur ?*

*Seul l'écho me répond. Sœur, je ne te vois pas ! Sœur, tu ne m'entends pas ! Sœur, j'appelle ton nom mais*

*Ne te retourne pas !*

*Je t'en prie.*

*Sur le seuil des voix portées par des vents contraires  
Tout pour toi, tu as tout pour toi. Tu ne vas pas me faire ça, après tout ce que j'ai fait pour toi, toi qui as déjà tout pour toi. Quoi tu protestes ? Quoi tu dis, non ? Comment peux-tu ? Toi, pour qui j'ai tout sacrifié, comment peux-tu me dire ça à moi, qui n'ai plus rien à moi, moi qui t'ai tout donné, comment peux-tu ? Attends, je me détourne, je vais pleurer, ça y est, je pleure. Non, je ne t'écoute pas, je ne t'écoute plus, je ne peux pas, mes pleurs couvrent ta voix, mes pleurs sont tout de moi et c'est toi qui les as provoqués, toi que j'aimais, toi à qui j'ai tout donné, toi. Ingrate. Toi. Sans cœur. Moi, ta Mère.*

*Allez, viens, ne pleure pas, je t'aime encore, viens, viens dans les bras de ta mère, les seuls qui jamais ne disparaîtront, les seuls qui seront toujours là pour toi, et ce, quel que soit le prix à payer. Tu paies l'éternité, et qu'est-ce que l'éternité, dis-moi ? « L'éternité, c'est la mer allée avec le soleil. » Et tu es mon soleil, tu le sais, ma chérie. Mon soleil, mon tout petit soleil terne, reviens briller en mon giron. Reste dormir ce soir.*



*Comment, tu ne veux pas ? Quoi, tu n'es pas d'accord ?  
Tu te plains ? Comment peux-tu oser te plaindre, dis-moi,  
comment ?*

*Ne parle pas. Non ne parle pas. Jamais ! Ne dis rien.*

*Tu es tellement tellement tellement sensible. Tu es beaucoup  
beaucoup beaucoup trop sensible. Allez arrête ce n'est  
rien rien du tout je suis là, je t'aime plus que personne ne  
t'aimera. Jamais.*

*Reste. Reste. Ne t'en vas pas reste-là  
encore.*

*Après tout ce qu'on a fait pour toi. Allez, reviens, reviens, et  
surtout, surtout, ne dis rien,  
nous ne t'en aimerons que plus.*

*J'hésite.*

*Je m'élance  
me détourne  
me retourne.*

*Je suis prise dans la tourmente  
je virevolte je suis saoule de paroles et de vent  
le plaisir m'approche  
des lèvres me frôlent des voix me prennent les cavités  
m'aspirent  
un dernier écho me parvient *Je te maudis, toi qui avais  
tout pour toi et qui n'en as rien fait !*  
Je le laisse s'éteindre ça vaut mieux.*

Plus tard  
je la maudirai Elle qui savait tout pour moi  
et qui n'en a rien fait.

Je n'ai pas su  
je n'ai pas pu  
partir sans me retourner.

J'ai cru que je saurais  
j'ai cru que je pourrais  
me séparer des cavités  
les faire rouler  
jusqu'au ravin  
qu'elles le dévalent et  
qu'elles éclatent  
comme des tonneaux  
fassent de la place  
pour d'autres pièces  
d'autres désirs  
d'autres possibles.

J'ai cru  
je n'ai pas su  
je n'ai pas pu.

Les cavités ont avalé mes rêves d'enfant  
les ont régurgités en d'amères pelotes.  
J'avais toujours du ménage en retard  
des trucs à étayer  
des cuves à vider  
de la paperasse à faire.  
J'avais toujours des choses à régler avant  
et cet avant a pris tout mon présent.

J'aurais aimé  
partager un amour  
j'aurais aimé  
porter un enfant  
j'aurais aimé  
déposer mon corps  
à côté d'un autre corps  
dans un lit  
et qu'il soit conjugal.

J'aurais aimé  
je n'ai pas su  
je n'ai pas pu.

Ailleurs s'estompe Brûle de lumière.  
Je reste dans l'ombre Me dévoue  
à ce qui fait ruine en moi.  
J'intègre le silence.  
Je suis gardienne du Temple.  
Chaque jour je vais de grotte en grotte  
mon trousseau à la main.  
Je surveille la promenade et la régularité des repas.  
Je vérifie que tout le monde est bien là  
que personne ne s'échappe  
que ça crie partout  
mais pas trop.

Y'a personne pour m'aider  
Sœur est loin et a tout oublié  
Mère est toujours dans le placard  
Père a renoncé à être  
                  *branlé*  
maintenant il voudrait être  
                  *aimé*  
c'est trop tard.

Dans le Temple, il y a de tout  
Méchants de naissance  
étiquetés génétiquement méchants  
Méchants Résultats la faute des autres  
la faute des pères des mères des sœurs  
des inconnus dans la rue  
la faute de la société  
Méchants Maladroits justifiés ou injustifiables  
Méchants Vengeurs *Parce que tu l'as bien cherché !*  
Méchants Inconscients *Mais pourquoi tu pleures*  
*(encore) ?*  
Méchants Oublieux menteurs  
Super Méchants  
Irréductibles.

Je les traque  
dans un monde qui n'est que le reflet  
de celui dans lequel je vis et je les stocke  
dans le miroir  
malgré l'arrêté de mise en sécurité.  
Ici nous sommes bien loin des lois.  
Ça fait du monde à s'occuper.  
Chaque jour j'espère qu'il y en ait moins.  
Chaque jour il y en a plus.  
Et plus ils sont pénibles  
et plus je tiens à eux.  
Les derniers arrivés participent au renouvellement de  
la population du Temple et lui assurent une attractivité  
sans faille. *Un temple qui ne se renouvelle pas est un temple  
qui se meure.*

Ils sont prêts à exploser  
pour une phrase qui leur déplaît  
pour une pulsion  
inassouvie  
pour un rien  
une étincelle.  
Ils entrent en éruption comme des volcans  
en moins beaux.  
Qui en voudrait  
en carte postale  
sur son bureau ?

Parfois je les classe selon d'obscurs critères  
le plus doux près de l'entrée  
le plus agressif en bonus à la sortie.  
Et parfois je modifie l'ordre  
fonction des nouveaux arrivés  
des nouvelles données  
de ce que j'ai fini par comprendre.

Seul l'Affreux garde toujours la même cellule.  
Il est mon premier  
mon phare dans les méandres du Temple  
j'ai enregistré ses mots  
et quand je reprends confiance en moi  
je les écoute et j'y retourne  
et il me console d'être là.  
Il me dit que j'y suis bien  
auprès de gens comme lui  
il me dit que jamais je ne sortirai  
il a toujours raison  
et je le crois  
et je l'aime  
pour ses certitudes  
moi qui en ai si peu.



J'ouvre toujours les mêmes portes. Pour changer de parcours, il faudrait retrouver les codes des passages secrets, les connexions rompues, regarder osciller la pointe d'un stylo, m'allonger sur une banquette, imprégnée de l'odeur de tous ces autres, allongés là, jour après jour, année après année, et qui pleurent. Peut-être arriverais-je à me laisser surprendre, à revenir, le regard neuf et le courage au ventre ? Je baisserai la tête, sans que ce soit défaite, juste le linteau à bonne hauteur pour se taper le front.

Il y a de la lumière qui filtre, elle est assourdissante, elle est éblouissante. Il y a de la lumière qui filtre à travers les barreaux et qui m'appelle. Je vais vers elle, je m'y baigne, je m'y coule, j'essaie de voyager en son sein, mais tout me retient, tout me retient d'y aller, tout me retient d'y être. L'air du dehors caresse mon visage et mes mains. Je passe mes bras dans les raies de lumière. Mes mains zébrées. Mon corps disloqué. Mon moi déchiré. C'est chaos chaos. La vie pulse.

Les cavités sont sombres mais peuvent être tendres.  
Je les connais, je sais où me cacher, je sais ce qui m'y  
attend, le risque est constant mais sans surprise. Les  
cavités sont ma maison et sont mon corps aussi.

La nuit et au matin encore

je lutte

pour tuer

ce qui reste

de beauté.

Le vent est venu, balayant les plaines calcinées, un autre  
s'est approché, il a posé son visage sur ma poitrine et il  
tenait ma main dans la sienne.

Un cœur de loin a crû dans une dent creuse laissée par les Méchants. Il brille dans l'obscurité des cavités. Bravant les fracas, je marche jusqu'à lui. Mes doigts tracent des cercles concentriques autour de l'œillet. Je regarde par son nombril sans oser entrer. De petits silex semblables à des épines constellent la membrane qui palpite doucement. Ils forment des marches vers son ciel. C'est sur eux que je ripe quand j'échoue à m'élever.

Les yeux de l'Absent scintillent malicieusement dans la nuit du cœur. Il me tire une langue-toboggan, je me faufile entre ses lèvres, je glisse en son centre et tombe dans un lac de gorge. Je ris heureuse. Je amoureuse. Je m'aventure dans ses éclats de pupilles, sa peau d'enfance et ses halètements. Il n'y a plus de bords, sols et ciels se confondent. Je tiens sa main, je l'embrasse, il couvre mon visage et mon cou de petits baisers. Je m'ébroue.

Trop de bonheur.

Et si le ciel se déchirait en une pluie de dents, d'orbites et de ricanements ?

Les contours de l'Absent se précisent, silhouette  
longiligne, blouson de cuir noir et boucles brunes.  
Il m'envoie des messages de l'au-delà.  
Il dit *Tu es partie si loin.*  
Je dis *C'est vrai. Mais je reviens bientôt.*  
Quand je le dis, je le crois.  
Il dit *J'aime beaucoup.*  
Il dit *On a tout le temps.*  
Il dit *Avec une pointe d'impatience quand même.*  
Il dit, qu'il en dit trop, qu'il se dévoile.  
J'écoute sans mot dire, je regarde le désert et je crois y  
voir des figues.  
Elles sont  
de barbarie.

Il me rejoint dans le ventre blanc du désir. Ses mots de  
rien tombent en désordre et m'ensemencent, ses mains  
fouillent mes habits.  
Je les repousse.  
J'ai peur.

Puis-je imaginer une vie ailleurs  
mes nuits ailleurs l'amour ailleurs  
tout ça ailleurs  
qu'ici  
dans le Temple ?  
Ailleurs et peut-être même

différent ?

L'Absent s'en est allé.

Maintenant qu'il est trop tard  
que les cavités sont couvertes de poussière

J'erre sans comprendre  
ce qui les rendait si puissantes  
j'erre à la recherche  
de l'excitation  
du désir  
de la peur  
qu'elles suscitaient en moi  
me faisant me sentir  
bien plus vivante que les autres ne l'étaient.

On dit qu'une odeur suffocante règne dans les couloirs du Temple et que ça ne s'est pas arrangé depuis que je l'administre. On dit que j'y fais entrer n'importe quoi, n'importe qui, alors que c'est cela même ma mission, choisir ceux qu'il ne faut pas. On dit que certains ont creusé un trou pour y placer leur membre et attendent qu'on le lèche. On dit beaucoup de choses. Et rien de cela n'est vrai. On dit que ça crie et que les cris transpercent les murs et ça je peux le confirmer.

On ne dit pas que je souffre. On prétend ne pas m'entendre, seul le cri de ceux qui abusent filtre. On dit que ce n'est pas si terrible, que c'est pareil partout. Qu'il existe des gens pour éradiquer tout ça, on les appelle *dératiseurs*, *démineurs*, *démolisseurs*, on les appelle des *kamikazes*. Personne pour me dire de consulter car, n'oublions pas, *j'ai tout pour moi*. On dit que je ne sais pas me protéger, que je m'y prends mal.

On dit que je n'ai qu'à demander et je ne demande jamais rien et c'est cela qui fait mon charme. On dit qu'on ne peut pas savoir que si les gens ne disent rien comment deviner et quand les gens se confient, on a des enfants à chercher à l'école, des courses à faire avant que les magasins ne ferment, du travail en retard, quand ce n'est pas du ménage. On dit *La prochaine fois, tu feras plus attention, tu le choisiras mieux, prends soin de toi* et on raccroche le combiné.

Quand on croit mieux me connaître, quand on se croit amie, on dit *T'es pas la seule à être seule, tu sais, tout le monde est seul et toi pas plus qu'une autre. Prends un amant ! Touche-toi !* Si je proteste, on m'explique doctement les vertus de la masturbation et on raccroche sur ces paroles bien assénées. On n'a pas fait de longues études de psychologie, mais en même temps, quel intérêt ? On fait si bien sans.



De leur dédain je me tisse un manteau. Je le revêts, il  
éloigne la lumière, dedans je n'ai plus jamais chaud.  
Dedans il y a tout ce qu'il faut, des herbes grasses, des  
voix, des corps.  
Je m'y tiens blottie  
lovée dans mon odeur  
lovée dans ma douceur.  
Je dors à n'en plus finir  
et le bourdonnement d'une mouche  
berce mon sommeil.

Je creuse les murs du Temple  
à la petite cuillère  
et le dehors la lèche friand d'obscurité.  
Je la porte à mes lèvres  
m'en délecte en retour.  
Elle a le goût de l'interdit.  
Nous n'avons pas le même.  
Elle est gorgée de fleurs  
je suis gorgée de larmes.

Je glisse mon doigt le plus petit  
dans le trou si patiemment creusé  
quelqu'un s'y colle  
entre la pulpe et l'ongle  
une langue s'attarde  
tout me dit de rester  
dans ce lieu familier  
je connais les monstres de l'ombre  
je connais les animaux des abîmes  
ils sont miens.

*Pourquoi prendre un chat ?*

Ce matin, c'est calme.  
Je fais le ménage dans les allées.  
Je balaie et les poussières dansent.  
J'entends la vie au-dehors  
des gens qui vendent des oranges et des prunes  
des œufs à la douzaine et des bouquets de fleurs.  
Jour de marché.  
J'attends.  
Rien n'arrive.

La poussière danse toujours  
elle est seule à danser  
la vie continue.  
Les années passent.  
Le Temple est surpeuplé.  
On ne peut plus creuser.  
On ne peut plus construire.  
Densité maximale atteinte Saturation.  
Y'en a trop. C'en est trop.  
Les voix se font stridentes.

*Ça gueule sans répit T'étais où ? Tu rentres quand ?  
Tu fais quoi ? Tu te fous de moi ? Fais-toi belle ! Fais les  
tous bander ! Espèce de pute ! C'est trop long. C'est trop  
court. On voit tes genoux. On voit tes seins. Pourquoi tu  
mets jamais de jupe ? T'as peur de quoi ? T'as peur qu'on  
te trouve belle ? T'as l'air d'une traînée. T'es sauvage. T'es  
farouche. T'as du chien. T'es facile. T'es trop exigeante.  
T'es frigide. T'aimes pas ça ? Tu m'aimes pas ? T'aimes  
pas ce que je te fais ? T'as pas envie ? Je connais mieux ton  
corps que toi, laisse-moi faire. Quoi ? Quoi ? Quoi ? T'as  
pas envie ? Qu'est-ce que tu crois ? Pour qui tu te prends ?  
Tu fais peur aux hommes. T'es une mangeuse d'hommes.  
T'aimes le cul. T'es toujours insatisfaite. C'est pas un métier  
pour toi. T'y arriveras jamais. File-moi dix euros. T'es pas  
douée. C'est pas de ta faute, c'est de la mienne peut-être ? Tu  
m'avais jamais dit que t'aimais ça. Ça te prend maintenant.  
Qu'est-ce qui te prend ? Elles veulent toutes des gosses. Quoi  
t'en veux pas ? C'est avec moi que t'en veux pas c'est ça ?  
Je comprends pas.*

*Viens par là. Allez paie ! Je suis féministe, moi, alors chacun pour soi. Elles croient quoi ? Qu'elles auront tout ? Qu'on va les entretenir ? En plus du reste ? J'ai pas de monnaie. Alors maintenant tu paies.*

*Ça ricoche, se démultiplie Va plus vite ! C'est pas bon ! Je veux du pain ! Je veux de l'eau ! Repasse ma chemise ! T'aurais pas dû sortir hier ! T'es pas belle ! Qu'est-ce que t'as ? T'as l'air fatiguée ! Arrête de faire la gueule ! Repose-toi, maquille-toi ! Habille-toi ! T'étais plus belle avant ! Ça ne te réussit pas ! Souris ! Allez, souris !*

Ça gueule *La ferme ! Tu me donnes mal à la tête à force !*  
*Apporte-moi un cachet, du vin, mes clopes et viens te*  
*coucher ! On verra ça plus tard et ne me dis pas que t'as pas*  
*envie, je ne veux pas le savoir.*  
*Déshabille-toi !*

Je résiste, j'ai peur, mon corps gonfle, je l'espère  
si hideux qu'il les dissuaderait, il ne l'est jamais  
suffisamment, mon corps est sexy malgré lui, mon  
corps est sans défense,  
je l'ai abandonné.  
Je leur l'ai abandonné.  
Je leur l'ai livré en pâture.  
Je leur l'ai offert.

Ils le dissèquent le déchiquettent  
ils bandent et ils jouissent  
ils se déchargent de leur violence  
de leur semence  
ils se lèchent les babines  
ils se frottent le ventre ils emplissent le mien  
ils dorment ils grincent des dents dans leur sommeil  
ils ronflent ils se retournent ils se réveillent ils me  
réveillent ils me prennent ils s'en vont  
ils attendent que je les nourrisse que je les lave  
que je les satisfasse.

Ils ne sont jamais satisfaits.

Il y a des Sœurs qui entrent par une porte dérobée du  
Temple et je n'ai pas le cœur de les en empêcher. Je  
sais que le besoin d'un autre les tenaille.  
Il y a des poches secrètes où des femmes à moitié nues  
dansent devant des Affreux tout habillés, elles rêvent  
et ils rient.  
Je les évite.  
Je ne veux pas voir ça.

Ils se regardent et ils se jaugent. Ils jaugent les femmes des autres, ils les notent, ils les méprisent, ils les convoitent, ils parlent plus fort qu'elles, plus fort, encore plus fort, jusqu'à ce qu'elles se taisent, et si elles ne se taisent toujours pas, ils font appel à la fraternité, ils demandent aux autres comme eux de les aider, ils parlent tous ensemble. Puis ils se tapent dans le dos. Un peu trop fort, ils toussent, ils ont mal, ils croient que ça ne se voit pas. Ils se tapent plus fort dans le dos, ils tapent sur la table, ils tapent sur la machine à café pour que la tasse descende plus vite et ils tapent plus fort si elle ne descend pas du tout, ils tapent sur les murs de pierre, dans des ballons, dans les portes des cellules, tant que ce n'est pas sur leur femme, ou celle des autres, ça va encore.

Des gouttes de leur sueur, de leur bave, de leur sperme, attireront les Sœurs.

Ça fascine la violence, oui, ça fascine, et on pourrait même croire que ce serait désir. Je le sais et je n'y peux rien, je ne peux ni leur dire de se méfier, ni les éloigner malgré elles. Je ne peux pas nettoyer, les sols et les draps, les vêtements, l'eau, la terre, l'air qu'ils empoisonnent. Je sais que ma mission pour circonscrire le champ de leurs dégâts est vaine. Je ne peux que brûler et c'est ce que nous faisons.

Je le sais, je sais que quand je serai morte, les portes s'ouvriront et qu'ils roderont à nouveau, les visites reprendront dans le Temple. Des femmes viendront, elles regarderont par le trou des serrures, elles trouveront leur bourreau, elles le libéreront. Ils continueront ce qu'ils avaient commencé.

J'aurai fait tout ça pour rien. Je sais que rien ne protège, pas même l'enfance, surtout pas l'enfance, je sais tout ça et je n'ai plus de force, ni pour conter, encore moins être crue. Ne parlons pas d'ouvrir le portail.

Je m'attelle au minimum, ne pas mourir, ne pas reproduire, ne pas se reproduire. Je m'adosse, épuisée, et le mur qui toujours me râpe le dos, aujourd'hui, m'enlace de ses bras. Il se creuse. Je me blottis. Il m'accueille. Le mur est un ventre de mère, des bras de père qui vous brandissent bébé. Je vois sans tête.

La cavité n'est plus un puits, mais un lac, un champ de coquelicots, une prairie de printemps où coulent des jonquilles, où percent des clochettes. Je m'y roule, j'ai froid, j'ai humide, j'ai vivant, pique dans la peau, feuille acérée, pollen râpe muqueuse.

J'y cueille une fleur, quand je quitte le champ, ses pétales sont tombés. Je brandis la tige déflorée, baguette magique à l'étoile envolée, elle plie.



Chargée de trousseaux aux clés  
de plus en plus nombreuses  
et de plus en plus lourdes  
j'avance auréolée de vide  
alourdie de silence  
je marche voûtée.  
Je n'y vois guère  
et le bout de mes pieds  
est une éternité.  
Les clés cliquettent et  
leur cliquettement précède mes pensées  
je titube dans les cursives  
sous les encouragements  
à y rester.

Je reçois des banderilles et je saigne  
l'un s'échappe et me saute dessus  
je resserre les liens de mon pantalon  
en un geste instinctif  
je sais ce qu'il veut  
je tente de me dégager  
je boîte. Une autre banderille  
les néons clignotent.  
Je ne parviens plus à penser.  
J'appelle à l'aide.

Une femme est venue.

J'ai dit *On n'accueille plus de visiteurs ici, c'est fermé !*

Je n'ai pas dit *À l'intérieur c'est l'émeute, ça s'entretue !*

Elle a insisté. Elle est revenue et j'étais au rendez-vous derrière la porte du Temple. Je l'attendais. J'avais mes clés à la main et elles étaient rouillées, j'avais le souffle court et de l'acide lactique plein les muscles, je ne pouvais plus lever la main pour demander, j'avais l'épaule gelée.

Elle m'a donné des neuroleptiques arguant qu'on y arriverait mieux si j'étais plus calme. Je les ai recrachés dès qu'elle a eu le dos tourné. J'avais l'habitude, on ne me la faisait pas à moi. J'allais pas prendre des trucs dont on ne savait rien et qui finiraient de me déposséder de mes choix. Déjà que je n'en faisais pas beaucoup ou seulement pour enrichir la collection.

Elle a décrété l'état d'urgence sanitaire d'un air docte. J'ai su qu'elle n'abandonnerait pas malgré mes suppliques et mes gémissements.

J'ai surtout su qu'elle ne m'abandonnerait pas.

Alors j'ai chaussé des bottes de sept lieux et elle des cuissardes. Je me suis relevée et on est parti ensemble, pas main dans la main, mais presque. Elle a constaté les infractions, évalué les risques. Ça grouillait de partout ou ça faisait semblant de dormir pour mieux nous sauter à la gorge.

La semaine suivante, elle est revenue, à la même heure.

Elle revenait toujours et toujours je l'attendais. Je la trouvais froide, indifférente, je la trouvais trop jeune, je la trouvais trop belle ou trop intelligente, je la trouvais Elle et cela seul comptait.

Son écoute dissolvait le don de triste vue, les fantômes n'avaient plus qu'à se retourner dans leur tombe de fantôme. Ils n'existaient plus, pas même pour ceux qui les avaient créés et qui n'existaient plus eux-mêmes, pas même pour moi qui en avait hérité sans le vouloir parce que je passais par là et qu'un peu de leur sang circulait dans mes veines.

Si je refusais d'ouvrir une porte ou si une porte refusait de s'ouvrir, elle attendait sur la coursiève, imperturbable et des fois je la surprénais à trépigner et j'étais secrètement fière que ce soit elle qui soit à mes côtés.

Ça a duré longtemps. Les nu-pieds ont remplacé les bottes, les robes d'été les manteaux de laine.

On a continué.

Après ses visites, je la raccompagnais jusqu'au porche d'entrée, pour ne pas qu'elle se perde, pour qu'elle puisse en accompagner d'autres dans d'autres cavités.

Et une fois sur le seuil, il arrivait que je m'échappe. Pas longtemps, non, mais suffisamment longtemps pour que le goût de la liberté me vienne, comme une saveur oubliée, quelque chose dont on ne reconnaît pas la nature, mais qu'on sait avoir aimé un jour.

Je m'habituais  
au-dehors  
je me laissais toucher  
par le mouvement  
le vent la danse la poésie  
la douceur.

Je me laissais approcher par les autres  
que je n'avais jamais vus  
et dont je n'étais pas sûre  
de savoir leur parler.

J'avais les yeux écarquillés de tendre trouble.  
On me disait mystérieuse.  
Je n'avais juste rien à dire  
et tout à absorber.  
Je ne disais rien  
c'est la réponse la plus simple  
que j'avais trouvée  
pour être là  
avec d'autres.

Moi qui avait été si seule  
dans les méandres des cavités  
face à des peurs qui ne m'appartenaient pas  
face à des peurs bien plus grandes que moi  
ou plus petites  
tout dépend de ce que l'on croit  
de comment on se voit  
d'où on se trouve sur le chemin.

Après avoir ouvert les portes de la plupart des cellules les cris se sont calmés. On s'est regardées en silence la femme et moi. Une lumière printanière filtrait depuis les serrures, dessous les portes, entre les jours des planches mal jointes. On baignait dans cette lumière et on ne ressemblait plus à rien de ce qu'on avait été.

Quand il a enfin été imaginable de quitter définitivement la mission, que tous ont été affranchis prêts à retourner de là où ils venaient, que l'étau s'est suffisamment desserré pour qu'il soit envisageable que je parte vivre au loin, on a demandé *Réparation* mais elle n'est jamais venue. Alors on a procédé à la cession du Temple.



On a avancé sur la cursive, elle a lâché ma main qu'elle avait fini par prendre. Le vertige. Le sien le mien. Je ne sais pas. On s'est tournées vers la porte principale. Celle qui s'était refermée il y a bien longtemps. La seule dont je n'avais plus les clés. La seule derrière laquelle ça n'avait jamais crié. Elle était entrebâillée.

On ne pouvait pas écrire *À vendre* mais j'ai tracé les lettres du mot *Armistice* sur le panneau et elle m'a aidée à le suspendre à l'entrée.

Les voix se sont tues.

L'air est venu  
sur mon visage et dans ma bouche.

## REMERCIEMENTS

Je remercie Hélio Camacho, Rebeka Triai, Aline Bureau, Aude Fondard, Estelle Jacoby, Nicolas Tzortzis, Louise Narbo, Alban Koziol, pour nos discussions, leur confiance, leurs lectures et relectures. Une pensée pour Michael Duperrin, qui a accompagné les premiers pas de ce texte, et une autre pour Axel, qui a si bien incarné l’Absent.

Ce texte n’existerait probablement pas sans Marion Fareng.

Je remercie chaleureusement Isabelle Sauvage, Alain Rebours et Sarah Clément, pour leur regard, leur soutien et leur accueil aux éditions !

*Les cavités* ont été écrites au gré de mes résidences, à Vauvert avec Les avocats du diable, dans le phare de l’île Wrac’h avec l’Ippa, à Alençon avec Les petits Châtelets, à l’abbaye de la Prée avec Pour Que l’Esprit Vive. Je remercie leurs organisateurs de m’avoir offert ces ailleurs et de m’avoir permis de laisser quelques cavités derrière moi.

DU MÊME AUTEUR

*Ce qu'on appelle aimer*, éditions Arnaud Bizalion, 2016

*Tes mains s'effacent*, éditions Arnaud Bizalion, 2018

*Le rêve de René*, éditions Furtives, 2020

*Je danse seule*, éditions Arnaud Bizalion, 2021

*Des bouts de tout*, éditions Vinaigrette, 2022

*La maison sans toit*, éditions Light Motiv, 2023

# DANS LA MÊME COLLECTION

Anaïs Bon  
François Heusbourg  
*Seul / double*  
Gladys Brégeon  
*Couches*  
*J'ai connu le corps de ma mère*  
Chloé Bressan  
*Le chant de la femme d'argile*  
*Claire errance*  
*Le transi des jours*  
Christine Caillon  
*Ou je coule*  
Anne Calas  
*Honneur aux serrures*  
Stéphanie Chaillou  
*Quelque chose se passe*  
*Un léger défaut d'articulation*  
*La question du centre*  
Maryvonne Coat  
*Les carnets du chorégraphe*  
*Les caduques*  
Roland Cornthwaite  
*La hure-langue*  
Stéphane Crémer  
*Prolégomènes à toute poésie*  
*Le banc*

Carole Darricarrère  
*Demain l'apparence occultera*  
*l'apparition*  
Yves di Manno  
*Terre sienne*  
Jean-Pascal Dubost  
*Et leçons et coutures...*  
*Fantasqueries*  
*Leçons Coutures II*  
*La pandémie*  
Jessica Gallais  
*Anima(s) version(s)*  
Fanny Garin  
*Des disparitions avec vent et lampe*  
Mathilde Girard  
*Les indications pour le corps*  
Violaine Guillerm  
*Prêts longtemps*  
*Scordatura*  
*Note étrangère*  
Isabelle Baladine Howald  
*Hantômes*  
*Fragments du discontinu*  
Stéphane Korvin  
*Percolamour*  
*Noise*

Hélène Lanscotte  
*Ajours*  
Cyril Laucournet  
*Dis solution, maman, dis*  
Claire Le Cam  
*Raccommoder me tourmente*  
*Phasmagoria*  
*D'un jour à un autre*  
*je vivrais autre*  
*L'enfant (triste)*  
Camille Loivier  
*Éparpillements*  
*Swifts*  
Sabine Macher  
*Résidence absolue*  
Anne Malaprade  
*Lettres au corps*  
*Notre corps qui êtes en mots*  
(prix international de poésie francophone Yvan-Goll 2017)  
*Parole, personne*  
*Kryptadia*  
Tristan Mertens  
*Lieu l'autre*  
Anna Milani  
*Incantation pour nous toutes*  
Ian Monk  
*PQR (poèmes quotidiens rennais)*  
Brigitte Mouchel  
*Événements du paysage*  
*Et qui bante*  
*Déplier les silences*

Nathalie B. Plon  
*Faire le mort et aboyer*  
Sofia Queiros  
*Et puis plus rien de rêves*  
(prix du Poème en prose Louis-Guillaume 2013)  
*Normale saisonnière*  
*Sommes nous*  
*Une même lunaison*  
Lou Raoul  
*Les jours où Else*  
*Else avec elle*  
(prix PoésYvelines 2013)  
*Traverses*  
*Otok*  
*Second jardin (drugi vrt)*  
Jacques Roman  
*Prophétations*  
Erwann Rougé  
*Proëlla*  
Laurine Rousselet  
*Journal de l'attente*  
*Nuit témoin*  
*Ruine balance*  
Yannick Torlini  
*Camar(a)de*  
*La nuit t'a suivi*

*Achevé d'imprimer  
le 15 septembre 2023  
par l'Imprimerie de Bretagne à Morlaix  
Dépôt légal : septembre 2023*